

- J.E. CAMBERLIN, *The Harrowing of Eden - White Attitudes toward Native Americans* (New-York: The Seabury Press, 1975).
- W.A. DE KLERK, *The Puritans in Africa - A Story of Afrikanerdom* (London: Rex Collings, 1975).
- Vine DELORIA, Jr., *Behind the Trail of Broken Treaties - An Indian Declaration of Independence* (New-York: Delacorte Press, 1974).
- Rachel ERTTEL, Geneviève FABRE, Elise MARIENSTRAS, *En marge - Les minorités aux Etats-Unis*, Cahiers Libres 189-90-91, (Paris: Maspero, 1971).
- Claude FÉRAL, " Les bantoustans d'Afrique du sud: indépendance imposée, indépendance refusée", in *Alizés*, n°1, janvier 1991, pp. 109-16.
- Wilbur R. JACOBS, *Dispossessing the American Indian: Indians and Whites on the Colonial Frontier* (Norman: University of Oklahoma Press, 1985).
- Bernard LUGAN, *Histoire de l'Afrique du Sud - De l'Antiquité à nos jours* (Paris: Perrin, 1986, dernière édition 1990).
- Peter MATTHIESSEN, *Indian Country* (New York: Viking Press, 1984).
- South African Institute of Race Relations, *Race Relations Survey* (Johannesburg: annuel depuis 1936).
- John Upton TERRELL, *Land Grab - The Truth About "The Winning of the West"* (New-York: The Dial Press, 1972).
- M.A. UHLIG, ed., *Apartheid in Crisis* (London: Penguin Books, 1986).
- Wilcomb E. WASHBURN, *The Indian in America* (New-York: Harper and Row, 1975).

Programme du C.A.P.E.S.

Les rapports américano-vietnamiens de 1956 à 1975 ou les réalités occultées d'une mésalliance

René DUBOIS
Université de La Réunion

Introduction :

Tout au long de la guerre du Vietnam, l'opinion publique Américaine a fluctué au rythme de l'engagement Américain sur le terrain. Si l'on a déjà beaucoup écrit sur l'état d'esprit, sur les états d'âme des Américains en Amérique à propos du Vietnam, rien ou presque rien n'a été produit à ce jour sur l'attitude des Américains au Vietnam du Sud et la réaction qu'elle a provoqué chez les Vietnamiens. Nous essaierons donc d'analyser les intérêts contradictoires qui ont dominé les rapports Américano-Vietnamiens durant cette période cruciale de la guerre, de 1960 à 1975, et nous nous cantonnerons, du point de vue géographique, au Vietnam du Sud, c'est-à-dire dans cette partie du Vietnam où Américains et Vietnamiens se sont côtoyés pendant près de 20 ans, de 1956 à 1975. Les rapports Américano-Vietnamiens, pour le malheur des deux pays, ont connu davantage de bas que de hauts et ce pour de nombreuses raisons que nous tenterons de cerner sans prétendre pouvoir en donner une explication exhaustive.

Quiconque s'intéresse à ce sujet devra toujours garder en mémoire certaines données de base concernant les deux protagonistes en question ; à savoir d'une part les Etats-Unis dont la croisade anticomuniste, au départ truffée de bonnes intentions et renforcée par une forte dose d'innocence frisant la naïveté, a fini par sombrer dans un naufrage traumatisant mais prévisible ; d'autre part, le Vietnam, petit pays d'Asie aux prises avec les aléas de l'histoire, chez qui le contact avec l'occident a été un véritable cataclysme sur tous les plans, et pour qui la présence Américaine très peu souhaitée et toujours subie, a été finalement perçue tant par le Nord que par le Sud comme un mal nécessaire — une ultime épreuve — qui aura permis l'émergence d'une conscience politique à un niveau national. Loin de présenter un réquisitoire contre l'Amérique dont les intentions au départ, répétons-le, étaient fort acceptables, cette étude se pro-

pose d'étaler au grand jour, sans complaisance aucune, certaines réalités dans les rapports américano-vietnamiens que le grand public ignorait, que les Américains sur le terrain connaissaient mais préféraient occulter le plus souvent, et dont seuls les Vietnamiens avaient cruellement, car pleinement, conscience.

I — Les prémisses erronées de l'Amérique :

a — L'anti-colonialisme

Par conviction anti-colonialiste, les Américains ont été amenés à s'imposer au Vietnam en évinçant les Français sans s'apercevoir qu'un tel geste n'a jamais vraiment convaincu l'opinion vietnamienne, tant au Nord qu'au Sud. Après avoir supporté financièrement les Français contre les communistes, les Américains décident dès 1955 de les lâcher et de se tourner résolument vers les Vietnamiens. L'anti-colonialisme à lui seul ne peut expliquer ce changement d'attitude vis-à-vis de la France : l'Amérique, au lendemain des accords de Genève qu'elle n'a pas signés, va enfin pouvoir donner libre cours à son désir de supplanter la France dans cette partie du monde, chose qu'elle rêvait déjà de faire dès 1945. D'un commun accord avec les hommes qu'elle aura placés à la tête du Vietnam, l'Amérique refusera de procéder aux élections générales prévues par Genève pour 1956, élections qui, de toutes façons, auraient été perdues d'avance. On remarquera que d'entrée de jeu, les Etats-Unis s'étaient en quelque sorte placés en marge de la légalité mais là n'est pas l'essentiel : à aucun moment on n'a demandé l'avis des Vietnamiens. Les Etats-Unis et leurs agents ont tout organisé, tout décidé de leur propre chef, déniaient ainsi aux Vietnamiens toute voix au chapitre. Le premier vrai contrat avec l'Amérique s'est donc traduit par une violation du pouvoir politique dans un premier temps, suivie par la suite par d'autres coups de force plus subtils mais non moins destructeurs qui ont abouti à l'impuissance et à la paralysie totales du Vietnam du Sud. On peut dire qu'au niveau du peuple la présence Américaine a été ressentie comme un prolongement de la présence française, et donc comme une nouvelle forme de colonialisme avec son cortège de corollaires habituels.

b — Carence politique au Vietnam :

L'implantation politique de l'Amérique au Vietnam, il faut le reconnaître, a été facilitée par plusieurs facteurs dont le plus important était le vide politique chronique du pays. Il n'y a rien d'étonnant à cela quand on sait que cette carence politique, créée de toute pièce par les étrangers, a été habilement entretenue par eux : les Français d'abord, puis les Américains, se sont chargés d'éliminer tous les hommes politiques valables du Vietnam qui ne leur étaient

pas favorables. Ceux qui demeuraient en lice n'étaient guère représentatifs des masses Vietnamiennes. Le dernier personnage de marque à subir ce sort fut l'empereur Bao Dai lui-même dont la déposition en 1955 a été facilitée par une intense campagne de diffamation et de dénigrement savamment orchestrée et téléguidée de Washington. On profitera d'un de ses longs et fréquents séjours sur la Riviera française pour écarter définitivement cet empereur trop francophile qui, de surcroît, ignorait tout de l'Amérique.

On pourra donc affirmer que le paysage politique du Vietnam — ou plutôt l'absence de paysage politique au Vietnam — en a fait un pays favorable à l'expérimentation politique : les Etats-Unis s'y emploieront de la façon la plus hasardeuse car jamais les politiciens et les militaires n'ont agi de concert au Vietnam. Le Contact avec l'Amérique s'est donc soldé sur le plan politique par une sorte de castration : le véritable pouvoir de décision n'était pas à Saïgon mais bien à Washington. Tous les généraux qui se sont succédés à la tête du Vietnam pendant la période Américaine ont reconnu qu'ils ont dû obtenir l'accord de Washington avant de procéder à un putsch.

c — Le choix des hommes :

Dans cette chasse gardée qu'était le Vietnam Les Américains se sont crus libres d'imposer des hommes de leur choix à la tête du pays. La plus grave erreur de l'Amérique a été d'avoir toujours misé sur le mauvais cheval au mauvais moment. On peut parler d'aveuglement, d'erreur de choix délibérément provoquée aux Etats-Unis mêmes par une poignée d'hommes en poste tant au Sénat que dans l'entourage immédiat du Président : comment expliquer autrement l'éloge dithyrambique de Ngô Dinh Diêm formulée par Eisenhower qui est allé jusqu'à le comparer à un Churchill asiatique ! Il a fallu en effet un véritable désert politique au Vietnam pour que L'Amérique en soit réduite à aller dénicher un homme de paille au fin fond d'un de ses monastères dans le New Jersey où s'était retiré Diêm pendant quatre ans avant d'émerger sur la scène politique du Vietnam. Diêm a dû son ascension politique au soutien actif et inconditionnel de nombreuses personnalités provenant d'horizons très divers : des sénateurs, des universitaires, des syndicalistes, des hommes d'église (le Cardinal Spellman en particulier), et bien entendu, la C.I.A. Par la suite les protégés des Etats-Unis seront presque exclusivement pressentis par la seule C.I.A. dont les agissements étaient tout puissants au Vietnam. On peut dire que face à un tel *sponsorship*, le président lui-même ne pouvait qu'acquiescer. Il n'est même pas certain qu'il ait su grand chose sur tous ces candidats à la magistrature suprême du Vietnam. Il est certain qu'il en savait encore moins sur leurs agissements dès leur installation au pouvoir, tant les informations en provenance du Vietnam et destinées à la Maison Blanche, étaient délibérément dénaturées à la fois par les Vietnamiens et par les Américains stationnés au Vietnam. Concernant le peuple Américain l'avènement de Diêm

sur la scène politique du Vietnam est passé complètement inaperçu pour deux raisons : d'une part le Vietnam était trop loin des préoccupations des Américains dont l'attention, à l'époque, se tournait vers la crise de Suez (Juillet 1956), et d'autre part, l'Amérique profonde, au lendemain de la guerre de Corée, avait hâte d'oublier cet Extrême-Orient où, par deux fois déjà, elle avait dû envoyer mourir tant de ses fils.

II — La légitimité perdue :

a — Le Mandat du Ciel :

Dans toute société confucéenne — et le Vietnam est une Société éminemment confucéenne — le pouvoir est délégué par le Ciel au souverain temporel le plus capable, le plus puissant, mais aussi celui dont la puissance repose sur une large adhésion populaire. En temps de crise le souverain invoque l'aide du Ciel pour protéger son peuple, et, en temps de paix il dédie symboliquement les produits de la terre — c'est-à-dire du peuple — au Ciel. Le souverain temporel sert donc de liaison naturelle, de trait d'union, entre la Terre — le peuple — et les autorités divines.

En tant que mandataires du Ciel les empereurs Chinois et leurs avatars Vietnamiens se considéraient comme uniques détenteurs légitimes du pouvoir temporel, et à ce titre, se devaient de protéger leurs peuples dont ils obtenaient en retour sinon une entière obéissance, du moins une véritable reconnaissance. La notion du devoir était à double sens, ce qui permettait d'assurer la paix sociale dans le pays. La moindre entorse à cet ordre préétabli provoquait un dérèglement immédiat de l'harmonie sociale et de l'équilibre politique, qu'il fallait alors rétablir à tout prix. Le contact avec l'occident allait porter un coup terrible à l'ordre confucéen, et l'on peut dire qu'à partir de 1880, celui-ci, laissé en liberté provisoire par la colonisation française, n'était plus que l'ombre de lui-même.

b — Le pouvoir usurpé :

Le système politique confucéen s'est donc maintenu tant bien que mal jusqu'en 1955 au Vietnam du Sud avec une lueur de ressaisissement lors de l'épisode japonais. Il faut savoir que les Japonais — profondément confucéens eux-mêmes — avaient parfaitement compris la mentalité vietnamienne ; aussi avaient-ils en 1945, à la veille de leur défaite, proposé à Bao Dai de devenir l'empereur d'un Vietnam indépendant, sous leur propre protection. Se méfiant des Japonais, Bao Dai refusa de placer des hommes pro-Japonais à la tête des trois provinces du Vietnam et finalement préféra abdiquer. Il ne reviendra au

pouvoir, en tant que chef de l'état, qu'avec le retour des Français, au lendemain de la guerre, pour y rester jusqu'à sa déposition en 1955.

Jusqu'à cette date le chef de l'état était toujours le mandataire du Ciel, ce qui permit de perpétuer un semblant de cohésion sociale au Vietnam du Sud. Mais bientôt l'Amérique républicaine allait balayer ces vestiges d'un autre temps coupables d'être à la fois non-républicains et pro-français par leurs préférences politiques. Cette victoire sur le Vietnam impérial et la France, reflète l'ambiguïté des rapports qu'entretenaient les Etats-Unis avec les anciennes puissances coloniales qui, malgré tout, étaient leurs alliées. Le désir, à la fois intermittent et récalcitrant, de les aider, a toujours alterné, en Amérique, avec celui, plus grand, de les supplanter dans leurs possessions afin d'y apporter — conformément aux idéaux de la bonne vieille Amérique — justice, démocratie et bonheur.

La prise du pouvoir en 1955 par Ngô Dinh Diêm, un agent de l'Amérique, fut ressentie dans la conscience collective du Vietnam comme un vulgaire putsch fort mal conçu dont l'esprit était profondément coupable, voire criminel, car il consistait à remplacer le fils du Ciel par un valet du fils du Ciel, mascarade politique scandaleuse dans un monde confucéen fortement hiérarchisé. Dépouvé de toute légitimité, Diêm, fils de petit mandarin, ne pouvait en aucune façon prétendre au pouvoir délégué par le Ciel. Ne le sachant que trop, Diêm, jusqu'à sa fin en 1963, cherchera toujours à régner en maître absolu, en mandataire du Ciel.

Cette usurpation du pouvoir sera la première d'une longue série qui ne s'arrêtera qu'avec la victoire des communistes. On a pu dire, et l'avenir le confirmera, que malgré leur répugnance profonde envers le communisme, les Vietnamiens ont ressenti, dans leur inconscient collectif, cette victoire comme un rétablissement du pouvoir légitime, et ce pour de nombreuses raisons dont la plus importante semble résider dans le fait que ce pouvoir — communiste — doit en principe sa force au peuple lui-même. L'Amérique et ses hommes de paille n'avaient donc aucune chance de gagner la partie dans un combat où le politique et l'éthique étaient aussi inextricablement imbriqués.

c — Le Karma de l'Amérique¹ :

Force est de constater qu'une fois de plus, l'Amérique a délibérément sous-estimé des données du Vietnam non pas seulement par mépris pour celles-ci mais aussi et surtout par une conviction viscérale et naïve à la fois, que les valeurs américaines — qui, au Vietnam, prenaient des allures d'injonctions —

¹. Fruit du passé mais aussi du présent, le karma habite le destin de l'individu, sans toutefois le déterminer dans sa totalité, car ce dernier conserve la possibilité de le modeler pour le meilleur ou pour le pire. Le concept de karma s'applique également aux groupes, aux nations, d'où la notion de karma collectif.

ne peuvent qu'être bénéfiques pour le monde entier et qu'à terme elles finiront par s'imposer à celui-ci.

Sur ce plan on pourra affirmer que, jusqu'à la fin des années 60 il y a eu un consensus national aux Etats-Unis concernant leur politique étrangère, grâce à cette adhésion totale du peuple Américain à cette croyance — voire foi — en l'infailibilité des valeurs Américaines et, par conséquent, du mode de vie américain. Il faut toutefois signaler que, dès 1966, certains sénateurs, comme J. William Fulbright, se sont élevés contre la politique du fait accompli du pouvoir en place, en particulier dans son discours sur "l'arrogance du pouvoir"... mais Fulbright lui-même a reconnu le caractère exceptionnel de sa protestation ainsi que son impuissance à changer l'état des choses.

L'aventure Américaine au Vietnam a toujours ressemblé à une expérience en laboratoire, un exercice dans le champ clos d'une chasse gardée où l'on s'est livré à toutes sortes de manipulations sans jamais s'inquiéter du sort du peuple que l'on était censé protéger ou du moins aider — le plus étonnant étant que l'Amérique, pays hautement civilisé et développé, ait fait si peu de cas du Vietnam du point de vue humain, ait eu si peu d'égard envers une nation qui est elle-même extrêmement civilisée mais qui a le malheur d'être pauvre et donc "négligeable". Du côté Américain on a toujours sous-estimé — voire méprisé — tout ce qui était Vietnam : la culture, la civilisation, les forces et ressources militaires, le pouvoir d'endurance, la résistance au modèle américain.

On se souviendra que l'Amérique, au lendemain de la défaite Japonaise, n'avait nullement cherché à écraser le Japon : l'empereur y fut maintenu et l'identité japonaise entièrement préservée. Mais le Japon avait une dimension stratégique et un avenir économique que le Vietnam n'a jamais possédés. Toutefois, tant de différence dans le comportement américain envers ces deux nations asiatiques laisse perplexe et exige quelque explication. Cette poursuite farouche des objectifs qu'elle s'était fixés au Vietnam, apparaît à nos yeux, dans la vaste symbolique des événements, comme le Karma de l'Amérique dont le destin manifeste devait s'échouer sur les rives du Vietnam. Ce Karma était incontournable car il s'inscrit dans la singularité du tempérament Américain. De ce point de vue on pourra affirmer que les Etats-Unis et le Vietnam ont joué l'un pour l'autre le rôle de catalyseur dans l'épanouissement de leurs Karmas respectifs. En ce qui concerne les Etats-Unis, nous nous concentrerons sur l'analyse de l'une des innombrables composantes de cette vaste notion de Karma, à savoir les caractéristiques du comportement Américain face à l'asiatique, cet inconnu.

III - Le conflit caractériel :

b - Le clash des civilisations² :

Au Vietnam, l'occident et l'orient se sont affrontés surtout au niveau des mentalités et donc des comportements sociaux. Le Vietnamien façonné par une éducation confucéenne multi-millénaire ainsi que par une religion — en l'occurrence le Bouddhisme dont les principes coexistent harmonieusement avec ceux du Confucianisme — n'a rien de commun avec le G.I. fraîchement débarqué du fin fond des Etats-Unis, si ce n'est le port d'un jeans ou l'usage du coca-cola et des cigarettes américaines. S'il est indéniable que le Vietnamien quelque peu éduqué, savait beaucoup de choses sur l'Amérique et les Américains, en revanche l'inverse n'était nullement vrai et les G.I.s ignoraient tout, ou presque tout, des traditions et coutumes de ce pays. Ils ne cherchaient pas non plus à les approfondir, se sachant uniquement de passage dans ce pays. Le problème était que les G.I.s aux yeux des Vietnamiens représentaient l'Amérique et toute la civilisation occidentale avec tous ses défauts davantage que ses qualités. Pourquoi ses défauts plutôt que ses qualités ? Parce qu'en Asie tout de qui n'est pas conforme à l'ordre confucéen, est considéré comme en dehors de la norme et constitue une déviance, un comportement répréhensible, peu recommandable et donc à rejeter. Il y aurait eu compromis si les Américains ne s'étaient pas considérés en pays conquis, s'ils avaient mis des gants ; mais c'eût été trop demander. Le malheur a voulu que ce complexe de supériorité Américain ait trouvé en face de lui un complexe de supériorité non moins profondément ancré chez un peuple deux fois millénaire au passé non moins glorieux. L'affrontement des deux complexes était donc inévitable et allait se traduire dans le vécu quotidien des deux communautés par une série de comportements peu honorables, d'un côté comme de l'autre, qui ne pouvaient que mal augurer de l'issue de leur combat commun.

b - Le clash des complexes et ses conséquences :

Comment combattre ensemble en effet si l'on se méprise et n'éprouve aucun respect l'un pour l'autre ? Comment mener à bien un projet établi en commun si dans le vécu quotidien on est en butte de part et d'autre à des vexations de tous genres ? Le clash des complexes se traduit du côté américain par l'adoption d'un langage péjoratif insultant à l'égard des Vietnamiens. De nombreux termes ont été forgés pour désigner les Vietnamiens avec toujours des connotations déshonorantes (Dink, gook, V.C. = stupide, idiot). On ira

². Nos observations dans les paragraphes qui suivent vont dans le sens des analyses et conclusions de Frances Fitzgerald dans son livre : *Fire in the Lake*, paru en 1972.

jusqu'à s'approprier des insultes en Vietnamien que l'on aura eu soin d'angliciser (Doo-mourmie). Les G.I.s fréquentent des lieux publics qui leur sont exclusivement réservés et où ne sont acceptées que les call-girls vietnamiennes... et les domestiques bien entendu.

Les Américains ont leurs propres quartiers d'habitation sévèrement gardés par des marines en armes ; des fils de fer barbelés et des sacs de sable. Ils ont leurs propres magasins de ravitaillement — les fameux P.X. dont les produits détournés se retrouvaient sur les trottoirs de Saïgon à des prix imbattables — on vérifiera chez les Américains cette constante qui consiste à consommer américain partout dans le monde, expression d'une véritable méfiance envers les produits autochtones.

Par ailleurs, et contrairement aux Français, les Américains au Vietnam se refuseront dans la grande majorité des cas à contracter des mariages officiels, laissant derrière eux des progénitures et des concubines à jamais flétries et bannies de la société vietnamienne. Il faut enfin signaler cette supériorité qui s'affiche de façon ostentatoire dans les rapports quotidiens avec les locaux, ces indigènes, que l'on ne prend jamais au sérieux, car comment peut-on être non-Américain et sérieux ? Du côté vietnamien on a toujours reproché aux Américains ce comportement qui les a coupés du pays qu'ils étaient censés défendre. On leur reprochera souvent leur vulgarité et leur désinvolture constantes, perçus comme un manque de savoir-vivre, un manque de tact, une agressivité permanente ; mais surtout on leur reprochera leurs mœurs permissives qui ont vicié la société vietnamienne pour longtemps. Enfin, à l'instar des Américains, on utilisera à leur égard un langage non moins insultant que le leur. Tant de rancœur et de mépris vont se conjuguer et provoquer une exclusion réciproque ; on s'aperçoit ainsi que Américains et Vietnamiens ont combattu côte à côte en s'ignorant, dans une alliance contre nature.

Du côté américain le mépris se transforme souvent en arrogance difficilement déguisée, du côté vietnamien il s'exprime par une indifférence totale envers tout ce qui peut arriver de néfaste aux troupes américaines, par une attitude dépourvue de toute gratitude envers l'Amérique là où elle s'attend à des remerciements : l'aide américaine dès 1968, quand bien même elle parvenait au petit peuple, n'était point perçue comme une aide mais comme un dû. D'où un antagonisme croissant entre les deux communautés, une escalade des ressentiments, reflet social de l'escalade militaire, qui amènera l'intelligentsia vietnamienne à s'opposer ouvertement à la présence américaine au Vietnam vers la fin des années 1960.

A l'issue de notre étude, une question s'impose : à supposer qu'ils en aient eu connaissance les Américains aux Etats-Unis auraient-ils approuvé le comportement de leurs compatriotes au Vietnam ? Si au milieu des années 60 la réponse à cette question aurait pu être négative, vers la fin de la décennie elle serait plutôt positive. En effet, le procès en 1970 du lieutenant W. Calley, auteur du massacre de May Lai perpétré en 1968, s'est soldé par une condam-

nation à vingt ans de prison dont trois seulement auront été accomplis. Lors de ce procès, l'opinion publique américaine, alors en pleine opposition à la guerre, s'est retournée et a absout le fils trop zélé. En son âme et conscience l'opinion publique américaine a décrété que la vie de plusieurs centaines de Vietnamiens innocents ne valait pas celle d'un seul G.I. américain, surtout lorsque celui-ci avait agi par "patriotisme". Il est vrai que par-delà les slogans habituels, les manifestations contre la guerre ne visaient guère à soulager les souffrances du peuple vietnamien, mais avant tout à préserver la vie des soldats américains.

Conclusion :

Dans de telles conditions la partie était perdue d'avance et il a fallu que l'Amérique soit à ce point aveuglée pour ne pas s'en apercevoir. Les avertissements et signes avant-coureurs ne manquaient pourtant pas mais les illusions semblent l'avoir emporté sur les réalités quotidiennes telles qu'elles ont été vécues sur le terrain par les Américains. Toute cette analyse vaut pour la majorité des Américains et des Vietnamiens dans leur comportement général et comme toujours on pourra y opposer un certain nombre d'exceptions qui n'en demeurent pas moins des exceptions et n'infirmont tout ce qui a été dit que sur un plan individuel, limité dans le temps et l'espace. En dépit de ces cas particuliers d'amitié Américano-Vietnamienne, et aussi nombreux soient-ils, force est de constater qu'au lendemain de la guerre du Vietnam, sur le sol même des Etats-Unis, la diaspora Vietnamienne vit en communauté fermée — comme d'ailleurs d'autres communautés d'origine asiatique — et ne cherche pas, tout au moins en ce qui concerne la première génération, à s'assimiler sur le plan social : les Vietnamiens aux Etats-Unis se débrouillent très bien — trop bien parfois, d'où les heurts sporadiques avec les Américains — mais évoluent dans leur propre milieu en essayant de conserver leurs valeurs et traditions.

Cet état de choses, prolongement "naturel" de la guerre du Vietnam, reflète une fois de plus et de façon remarquable le clivage — l'*estrangement* — entre les deux communautés, mettant ainsi en évidence cette navrante mais criante vérité, à savoir l'absence d'atomes crochus entre deux peuples dont les valeurs sont trop éloignées et que l'histoire a rapprochés de façon fortuite, éphémère et brutale.

BIBLIOGRAPHIE

Livres :

- Fitzgerald, Frances, *Fire in the Lake* (New York: Vintage Books, A division of Random House, 1972).
- Schlesinger, Arthur M. Jr, *The Bitter Heritage : Vietnam and American Democracy, 1941-1966* (Boston : Houghton Mifflin Co, 1967).
- Woodside, Alec, *Vietnam and the Chinese Model* (Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1971).
- Nguyen Van Phong, *La Société Vietnamiennne, 1882-1902*. (Paris : P.U.F.)
- Lê Thanh Khôi, *Le Vietnam, histoire et Civilisation* (Paris : éditions de Minuit, 1955).
- Dulong, Claude, *La dernière Pagode* (Paris : Grasset, 1989).

Articles :

- Fulbright, J. William, "The Arrogance of Power", 1966.
- Fitzgerald, Frances, "The Tragedy of Saigon", *Atlantic Monthly*, December, 1966.

Films :

- *Good Morning Vietnam* (1988) de Barry Levinson.
- *My Lai*, de Michael Bilton et Kevin Sim.
- *Viet-Nam, the ten thousand day War* (1945-1975), *America in Vietnam*, (Series devised by Michael Maclear).

Les noirs américains pendant la guerre du Vietnam

Françoise Clary
Université de Paris III

A l'époque de la guerre du Vietnam, avec son mélange de conscrits et de "volontaires" — issus, en fait, pour la plupart, des minorités ethniques — l'Armée des Etats-Unis reflète une image exacerbée des scissions et des clivages de la société américaine.

Un élan patriotique réel existe, au début de la guerre, chez les Noirs engagés volontaires, comme en témoignent de nombreux romans publiés dans les années soixante et, notamment, *Lord of Dark Places* de Hal Bennet où, dans la première partie, le romancier décrit l'idéalisme du jeune soldat noir, son dévouement pour son pays. L'Amérique devient symbole. C'est une femme jeune, belle, épanouie, que l'homme noir veut défendre et protéger au péril de sa vie :

America [...] was a woman he could love, a large and beautiful white woman, he felt such a warm spontaneous excitement for her monuments and parks and cities, her amber waves of grain¹.

Animé par un nationalisme primaire, le héros s'éprend de l'Amérique, à la fois mère et séductrice, nouant avec elle des liens quasi incestueux. Sa décision de s'engager dans l'armée n'est que la suite logique de son attachement pour cette belle femme blanche, l'Amérique. Par amour pour elle, il est prêt à livrer le bon combat :

A good buddy holding back tears, cradling his dead friend's body in a shining display of duty and devotion to that beautiful, irresistible white woman, America. (125)

Les oeuvres de fiction des écrivains afro-américains sont, à cette époque, un miroir tourné vers la vie et se font l'écho de faits réels constatés par de nombreux correspondants de presse. Ainsi, après une enquête de six mois au Vietnam, Terry Wallace, correspondant de *Time*, indique notamment, dans le

¹. Hal Bennet, *Lord of Dark Places* (New York: Bantam, 1971), p. 88.

numéro du 19 septembre 1969, que la satisfaction des soldats noirs était évidente au début de la guerre :

Before the war went stale and before black aspirations soared at home, the black soldier was satisfied to fight on an equal basis with his white comrade — in — arms in Vietnam as in no other war in American history².

La réalité et la fiction sont liées. Dans la littérature noire, une constante s'affirme au cours des années soixante et soixante-dix : le recours au mythe et au symbole. Dans *Lord of Dark Places*, le jeu des symboles auquel se livre Hal Bennett est révélateur de la façon dont la mentalité noire américaine évolue face à la guerre du Vietnam. A la fin du roman, la belle et voluptueuse femme blanche — première image symbolique de l'Amérique — cède la place à une prostituée méprisable. Le héros, déstabilisé par la violence de la guerre, perd la raison. Prisonnier d'un instinct de mort, le soldat noir intériorise une image négative de lui-même. Il se sent manipulé, mutilé par l'Amérique blanche, privé de toute identité profonde :

America had damned near castrated us, the black people and all we can do is sing her praises. It's what you call the inevitability of love [...] America herself gets a man twisted and maimed and destroyed. (154)

Ce transfert marquant de symboles illustre, d'une façon schématique, mais précise, l'évolution de l'opinion publique afro-américaine vis à vis de la guerre du Vietnam. Quels furent donc le comportement et les réactions des Noirs, tant aux Etats-Unis que dans l'Armée ?

Aux Etats-Unis, c'est vers le milieu des années soixante que s'affirme l'opposition des Noirs à la guerre du Vietnam. la contestation s'organise sur deux fronts : le premier se déploie sur les campus universitaires où étudiants noirs et étudiants blancs se mêlent et partagent la même idéologie fortement marquée par les idées de Frantz Fanon et Herbert Marcuse. Le second front se situe au sein des organisations noires qui se radicalisent et durcissent leur attitude face au gouvernement américain. L'activisme étudiant — toutes races confondues — est le reflet d'un idéalisme juvénile éveillé dès 1960 par le mouvement des droits civiques et les idées de John F. Kennedy. Il s'amplifie, après 1960, du fait des tensions raciales et surtout de la guerre du Vietnam. Les historiens Arthur S. Link et William B. Catton décrivent, dans *American Epoch*, certaines tactiques adoptées par les étudiants américains pour marquer leur opposition à la guerre du Vietnam et au recrutement sur les campus, notamment de la part des fabricants de napalm, telle la société DOW :

Opposition to the war found several outlets. Along with general protests, sit-ins and teach-ins, letter-writing campaigns and efforts in behalf of antiwar political candidates, students demanded that their institutions assert themselves against the war in a variety of ways = by official pronouncements, by "decrediting" officer training courses and even removing ROTC programs altogether, by refusing to make the academic standards of students available to draft boards, by cutting off all research ties that futhered military technology, and by forbidding "tainted" institutions like the Central Intelligence Agency or the Dow Chemical Company (makers of napalm) to engage in job recruiting on campus³.

L'action étudiante rejoint les mouvements noirs. D'une part les étudiants luttent contre l'inégalité raciale — ce qui induit un développement des cours d'histoire et de la culture afro-américaine. Ils adoptent, d'autre part, des positions politiques extrémistes. Le SDS (Students for a Democratic Society) rejoint le Pouvoir Noir et les thèses de Stokely Carmichael. L'américanisation de la guerre d'Indochine en 1965 accroît les tensions déjà existantes entre générations. En fait, la violence du gouvernement américain détermine la violence des étudiants. Dans *The National Experience*, l'historien John M. Blum rapporte la déclaration du secrétaire général du SDS : "We are working to build a guerilla force in an urban environment [...] Che's message is applicable to urban America."⁴ Frantz Fanon⁵ est, sans nul doute, l'idéologue de l'intelligentsia afro-américaine du moment. Les Noirs américains se retrouvent dans l'analyse que Frantz Fanon fait de l'homme de couleur, de son sentiment d'être haï, méprisé par toute une race : "Aucune chance ne m'est permise. Je suis surdéterminé de l'extérieur. Je ne suis pas esclave de l'idée que les autres ont de moi mais de mon apparaître."⁶ Sur le plan de l'action politique, une fusion s'établit entre le nouveau radicalisme étudiant et les dirigeants du Pouvoir Noir qui viennent sur les campus prendre la parole contre la guerre du Vietnam, tels Stokely Carmichael à Berkeley en 1966 ou l'athlète John Carlos après sa protestation — très médiatisée — aux jeux Olympiques de Mexico en 1968. L'activisme des étudiants noirs est reflété dans les oeuvres de fiction. "Reena", une nouvelle de Paule Marshall, en offre un exemple :

Renna was the most effective — sharp, provocative, her position the most radical. The others and the panel seemed intimidated not only by the strength and

³. Arthur S. Link & William B. Catton, *American Epoch*, vol. 3 of *A History of the United States since 1900* (New York: Alfred A. Knopf, 1974), p. 82.

⁴. John M. Blum and al., *The National Experience* (New York: Harcourt Brace Jovanovich, 1977), p. 784.

⁵. Frantz Fanon : psychiatre et révolutionnaire d'origine antillaise (Fort de France, 1925 — Washington — 1961). Il étudia les phénomènes de dépersonnalisation propres à la situation coloniale et prit position pour la révolution algérienne. Ses analyses sociologiques et politiques portent sur la révolution des pays du Tiers Monde.

⁶. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs* (Paris : Seuil, 1952), p. 95.

². Terry Wallace, "Black Power in Vietnam", *Time*, 19 sept. 1969, pp. 15-6.

cogency of her arguments but by the sheer impact of her blackness in their white midst.⁷

En 1970, l'annonce de la mort de deux étudiants noirs tués par la police lors d'une échauffourée au Jackson State College du Mississippi déclenche une série de grèves dans toutes les universités du pays. La fusion qui s'opère entre le SDS et les mouvements nationalistes noirs révèle l'impact de l'opposition des Afro-Américains à la guerre du Vietnam. En 1966, Stokely Carmichael reprend la direction du SNCC (Student Non Violent Coordinating Committee), en infléchit la tendance, en modifie l'appellation (Student National Coordinating Committee) pour en faire un mouvement extrémiste et violent opposé à la politique du gouvernement américain, notamment en Asie du Sud-Est. Aux mains des nationalistes Noirs, le slogan "Black Power, Power to the people" acquiert un sens séparatiste. Le Pouvoir Noir évolue vers la violence et la haine du Blanc. Rap Brown, qui reprend la direction du mouvement, prêche l'insurrection en 1967. Des émeutes éclatent à Newark, Detroit, Cambridge. De même CORE (Congress for Racial Equality) fondé en 1942 et axé à l'origine vers l'action non-violente directe, évolue brusquement en 1966, sous la direction de Floyd Mc Kissik vers le séparatisme, s'affirme comme un mouvement réservé aux Noirs et revendique un pouvoir économique et politique pour les gens de couleur. En 1966 également, Huey Newton, Bobby Seale et Eldridge Cleaver fondent le mouvement des Panthère Noires et établissent un programme révolutionnaire.

Le transfert de l'agitation noire du Sud vers le Nord est dû, d'une part, au fait qu'en 1970, 47 % des Noirs vivent hors des états du Sud et 70 % en milieu urbain et, d'autre part, au désespoir d'une population défavorisée, prisonnière des ghettos. Mais dans le contexte de la guerre du Vietnam, les prises de positions deviennent politiques. Le refus de l'intégration raciale, le choix du séparatisme, voire de la "guérilla urbaine" prônée par Stokely Carmichael, sont l'expression du malaise d'une communauté qui s'estime colonisée de l'intérieur et s'oppose à la guerre du Vietnam car elle se sent proche des peuples d'Asie du Sud-Est, victimes de l'hégémonie américaine. Le recours à la violence devient une réaction spontanée dans un contexte de valorisation historique, culturelle, médiatique, de la violence généralisée que le Professeur Paul L. Briand Jr. définit ainsi lors d'une allocution à l'université de New York en 1970 :

America was born in violence, she lives in violence, and — unless she heeds the problems which beset her at home — she will die in violence [...] Our young people are up in arms (note my violent metaphor) because 42,000 of them have died in what they consider a senseless war in Southeast Asia [...] Both the black man and

7. Paule Marshall, "Reena", in *Black American Stories* (Paris : Hatier, coll. Lire en V.O., 1991), p. 45.

the white student have learned that conflict quickly escalates to violence, a violence ignited in both cases by rage, rage against a social, economic and political system that will neither heed nor redress their grievances.⁸

Face à la violence de fait de la guerre du Vietnam et à la violence de droit du gouvernement américain qui prolonge une guerre impopulaire, l'idée force de Malcolm X — l'union de tous les peuples de couleur du globe contre la tyrannie de l'homme blanc — conduit à une incitation générale à la désobéissance civile et à la désertion. Malcolm X fait notamment ressortir la communauté d'intérêts entre les Noirs américains et leurs frères d'Asie, tous également victimes de l'impérialisme des Blancs. L'exemple le plus fortement médiatisé de ce mot d'ordre lancé par les Musulmans Noirs demeure, sans conteste, celui du champion du monde de boxe Cassius Clay (Mohamed Ali, après sa conversion à l'Islam), déchu de son titre à la suite de son refus d'aller se battre au Vietnam. Le romancier afro-américain John O. Killens évoque, dans *Black Man's Burden*, cette union des hommes de couleur, qu'ils vivent aux Etats-Unis, en Afrique ou en Asie :

I believe furthermore that the American Negro can be the bridge between the West and Africa-Asia. We black Americans can serve as a bridge to mutual understanding. The one thing we black Americans have in common with the other colored people of the world is that we have all felt the cruel and ruthless heel of white supremacy. We have all been "niggerized" on one level or another. And all of us are determined to "deniggerize" the earth. To rid the world of "niggers" is the Black Man's Burden, human reconstruction is the grand objective.⁹

Au sein de l'Armée Américaine, derrière l'écran d'une discipline militaire stricte, Terry Wallace, lors de son enquête¹⁰, a pu observer l'adhésion des soldats afro-américains à l'idéologie du Pouvoir Noir et leur révolte contre ce que Stokely Carmichael dénomme, dans son livre *Black Power*, le "pouvoir blanc colonisateur"¹¹, définissant la situation des Noirs en ces termes :

Black people in this country form a colony [...] they stand as colonial subjects in relation to the white society; this institutional racism has another name: colonisation¹².

Le militantisme noir, exacerbé par la pression d'une guerre impopulaire, déclenche des incidents entre soldats noirs et blancs. Terry Wallace relate les

8. Delivered as the Convocation Address, Summer Session 1970, State University of New York, College of Arts and Sciences, Oswego, New York, July 8, 1970.

9. John O. Killens, *Black Man's Burden* (New York: Trident Press, 1965), p. 176.

10. Terry Wallace, *Ibid.*, p. 15-6.

11. Stokely Carmichael and Charles V. Hamilton, *Black Power* (Harmondsworth: Penguin, 1968), p. 19.

12. Stokely Carmichael, *Ibid.*, pp. 21-2.

faits suivants : à Camp Lejeune, N.C., 30 Marines noirs et porto-ricains attaquent 14 Marines blancs — un mort. A la base aérienne de Kaneohe (Hawaï) quelques 100 Marines noirs et blancs de retour du Vietnam, en viennent aux mains — 17 blessés. En septembre 1969, Leonard Chapman, commandant des Marines, autorise le salut typique du Pouvoir Noir (poing fermé) dans la mesure où il sert de signe de reconnaissance entre Noirs.

L'enquête menée par Terry Wallace laisse apparaître une profonde détérioration des rapports entre soldats noirs et blancs, notamment lors d'une attaque des forces américaines au sud de Danang. Le correspondant de *Time* souligne le comportement agressif des jeunes soldats noirs à l'encontre de leurs camarades blancs, mais aussi leur désir manifeste d'afficher leur appartenance à une culture africaine (en arborant des amulettes, par exemple) pour se démarquer de la culture dominante blanche et mettre en valeur leur différence ethnique, reflet de l'idéologie séparatiste noire qui se développe aux Etats-Unis.

En fait, la révolte des soldats noirs, au Vietnam, illustre la lutte d'une communauté qui, pour reprendre la terminologie de I. F. Stone dans *The New York Review of Books*, cherche à repousser "le joug du colonialisme"¹³. Elle témoigne aussi d'une remise en cause plus profonde à une époque où le FBI développe un programme de contre-espionnage (COINTELPRO) pour déstabiliser les mouvements noirs. On assiste à un rejet, de la part d'un grand nombre de soldats noirs, de l'hégémonie américaine et d'une politique jugée impérialiste vis à vis du Tiers Monde auquel les Afro-Américains se rattachent, se ralliant aux théories exposées par Frantz Fanon dans *The Wretched of the Earth* : "It is a question of the Third World starting a new history of Man [...] It is simply a very concrete question of not dragging men towards mutilation."¹⁴ Terry Wallace évoque également certaines prises de position politiques des soldats afro-américains. Roy Wilkins, de la NAACP, est brocardé par les GI's noirs, dit-il. Pour eux, Roy Wilkins est un "Uniform Tango" (identification phonétique militaire de U.T. — Uncle Tom) à la solde des blancs. Edward Brooks, sénateur du Massachusetts, est un "Oreo Cookie" (gâteau sec au chocolat fourré à la vanille) noir à l'extérieur, blanc à l'intérieur.

Mourir dans la jungle pour l'homme blanc apparaît de plus en plus absurde aux soldats noirs, d'autant plus que les provocations des Blancs se multiplient. Terry Wallace mentionne, à cet égard, l'apparition de croix enflammées, symboles du Ku Klux Klan, à Danang et Cam Ranh Bay, peu après l'assassinat de Martin Luther King — ce qui entretient et attise l'exaspération des Noirs.

¹³ I. F. Stone, *Rev. of Black Power*, by Stokely Carmichael and Charles V. Hamilton, *The New York Review of Books*, 18 Aug. 1966, p. 10.

¹⁴ Frantz Fanon, *The Wretched of the Earth* (New York: Grove Press, 1963), pp. 253-5.

L'enlèvement de la guerre du Vietnam conduit à une violence extrême entre soldats américains des deux races. Dans la région de Danang, précise Terry Wallace dans son reportage, des bandes rivales de Marines blancs et noirs s'affrontent la nuit. Des officiers blancs sont blessés par des grenades lancées par des soldats noirs. Même si les actes héroïques abondent — dévouement de soldats noirs pour leurs camarades blancs et vice versa — la violence qui se développe affecte plus particulièrement le comportement du soldat afro-américain, partagé entre sa loyauté vis à vis de son pays et sa révolte contre la guerre de l'homme blanc.

Un sondage réalisé par le correspondant de *Time* auprès de 400 soldats noirs en opération en Asie du Sud-Est permet d'apprécier, de manière assez représentative, les réactions et les sentiments des soldats afro-américains. Terry Wallace met ainsi en lumière leur révolte contre le pouvoir blanc et leur rejet d'une guerre qu'ils refusent de livrer. Terry Wallace insiste, enfin, sur la prise de conscience, chez les Noirs, des tensions raciales croissantes :

45 % des soldats noirs déclarent qu'ils feront désormais usage de leurs armes pour obtenir l'égalité raciale, 64 % des soldats noirs soulignent l'importance des conflits raciaux au Vietnam.

Le journaliste met en valeur l'opposition politique des Noirs :

60 % des soldats noirs affirment que les Noirs devraient refuser d'aller se battre au Vietnam et boycotter la guerre.

Il fait enfin ressortir le désir affiché par les Noirs de se démarquer, culturellement et donc politiquement, du pouvoir blanc :

56 % des soldats noirs reconnaissent utiliser le salut du Pouvoir Noir pour se dissocier des Blancs, 60 % choisissent délibérément le style afro comme marque distinctive, 55 % préfèrent prendre leurs repas entre Noirs, 52 % préfèrent vivre dans des casernes exclusivement réservées aux Noirs.

Sans reposer sur l'échantillonnage scientifiquement parfait de tous les soldats noirs engagés en Asie du Sud-Est, ce sondage n'en reflète pas moins la révolte des soldats afro-américains contre la guerre du Vietnam et contre le pouvoir blanc responsable de cette guerre.

L'enquête menée par Terry Wallace au Vietnam, au sein de l'Armée américaine, tout comme l'analyse du comportement de la communauté africaine aux Etats-Unis — à travers l'agitation étudiante et les prises de position des chefs de file des grandes associations noires — montrent que la guerre du Vietnam a généré une opposition, un rejet politique d'un pouvoir blanc ressenti comme hégémonique et colonisateur vis à vis des peuples de couleur (qu'ils

vivent aux Etats-Unis ou en Asie). Mais la guerre au Vietnam a également servi de catalyseur au mouvement nationaliste noir qui s'est développé aux Etats-Unis. Elle a suscité la prise de conscience d'une identité africaine et l'éveil d'un orgueil de race qui aboutiront, dans la communauté afro-américaine dans son ensemble et plus particulièrement chez les romanciers et artistes noirs, à la glorification de l'ethnicité africaine face à la culture blanche, ainsi qu'à une remise en cause des valeurs des Blancs comme l'évoque James Baldwin, dans *The Fire Next Time* :

White people cannot, in the generality, be taken as models of how to live. Rather, the white man is himself in sore need of new standards, which will release him from his confusion and place him once again in fruitful communion with the depths of his own being.¹⁵

BIBLIOGRAPHIE

- Baldwin, James, *The Fire Next Time* (Harmondsworth: Penguin, 1968).
- Bennet, Hal, *Lord of Dark Places* (New York: Bantam, 1971).
- Blum, John M. and al., *The National Experience* (New York: Harcourt Brace Jovanovich, 1977).
- Briand, Paul L., "America, The Violent", Convocation Address, Session 1970, State University of New York, New York, 8 July, 1970.
- Carmichael, Stokely and Hamilton, Charles V., *Black Power* (Harmondsworth: Penguin, 1968).
- Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs* (Paris : Seuil, 1952).
- *The Wretched of the Earth* (New York: Grove Press, 1963).
- Killens, John O., *Black Man's Burden* (New York: Trident Press, 1965).
- Link, Arthur S. & Catton William B., *American Epoch*, vol. 3 of *A History of the United States since 1900* (New York: Alfred A. Knopf, 1974).
- Marshall, Paule, "Reena", in *Black American Stories* (Paris : Hatier, coll. Lire en V.O., 1991).
- Stone, I. F., Rev. of *Black Power*, by Stokely Carmichael and Charles V. Hamilton, *The New York Review of Books*, 18 Aug. 1966.
- Wallace, Terry, "Black Power in Vietnam", *Time*, 19 sept. 1969, pp. 15-16.

Walden : l'humour au fond des bois

Daniel Royot
Université Jean-Moulin, Lyon III

L'esprit et la lettre

C'est dans un article intitulé "Thomas Carlyle and his Works", publié dans *Graham's Magazine* en 1847, que Thoreau propose son analyse la plus dense de la nature et de la fonction de l'humour. Se fondant sur le rapport que crée le processus entre destinataire et destinataire, il souligne l'indispensable gage de lucidité que se voit conférer l'humoriste. Quant au second, le levain du rire allège pour lui la substance de la philosophie transcendentaliste et sert en somme d'adjuvant afin de la rendre assimilable. Si l'esprit comique est au philosophe ce qu'est la flamme à la lumière, il peut par ses excès, répandre un rideau de fumée, préjudiciable à l'éclat des vérités spirituelles que débusquent les penseurs de Concord. Thoreau mesure ainsi la valeur de l'humour à l'aune des facultés cognitives. C'est dire le dédain dans lequel il tient l'histrien qui fait du comique son seul objectif, sans égard pour l'expression des "lois supérieures". Pareille aversion vis-à-vis du grotesque et de la farce comme seuls divertissements, le conduit à condamner la grivoiserie de Chaucer et la truculence de Rabelais. Dans son *Journal*, Thoreau se reproche même sa tendance à jouer sans objet avec les mots, "getting the laugh and not always in earnest."¹

Nul n'ignore les obstacles qui s'interposent quand il s'agit de trouver un dénominateur commun au concept d'humour. Cette faculté de déceler des discordances ou incongruités, de déjouer les pièges du déterminisme par des pirouettes, fait partager un sentiment du relatif en mettant tout à distance, y compris les fanatiques. Elle permet à la fois un retour raisonné sur soi-même, une acceptation de ses propres limites et corollairement le refus parfois iconoclaste des dogmatismes. Le mouvement de l'ironie s'inverse ainsi pour provoquer un rire autocritique. Confort narcissique ou épargne de la dépense affec-

¹⁵ James Baldwin, *The Fire Next Time* (Harmondsworth: Penguin, 1968), p. 81.

¹ *The Writings of Henry David Thoreau* (Boston: Houghton Mifflin, 1906), Walden Edition, ed. Bradford Torrey, 10 vol., IV, pp. 316-54, 333-8.

tive comme le dit Freud, l'humour crée à l'évidence une euphorie fugace qui se substitue aux angoisses et offre une forme de thérapie. Si nombres d'études sont consacrées à sa psychogenèse, il est moins aisé d'évaluer ses effets en passant du locuteur au destinataire. Cette fonction de médiation est cependant privilégiée dans la réflexion de Thoreau au point qu'il la restitue dans une ample tradition culturelle :

By spells seriousness will be forced to cut capers, and drink a deep and refreshing draught of silliness, to turn this sedate day of Lucifer's and Appollo's, into an all fool's day for Harlequin and Cornwallis. The sun does not grudge his rays to either but they are alike patronized by the Gods. Like overtaken schoolboys all my members and nerves and sinews petition Thought for a recess and my very thigh-bones itch to slip away from under me, (and run and join the meleé) [...] We think the Gods reveal themselves only to sedate and musing gentlemen. But not so. The buffoon in the midst of his antics catches unobserved glimpses, which he treasures for the lonely hour. When I have been playing Tom-fool, I have been driven to exchange the old for a more liberal and catholic philosophy².

Pour Thoreau, "Lucifer" est l'étoile du matin, génératrice de lumière. Divinité de la poésie, de la musique et des oracles, "Apollon" s'identifie au dieu-soleil. S'il est vrai que la lumière de la sagesse s'irradie par la vertu de la méditation, "Lucifer" est aussi l'archange en rébellion. "Arlequin" représente le bouffon de la pantomime tandis que "Cornwallis" se réfère à une mascarade rituelle en Nouvelle-Angleterre, qui commémore la reddition du général britannique à Yorktown à la fin de la guerre d'indépendance. Jouant ainsi subtilement des masques et des voix qu'il emprunte à un héritage mythique constamment revivifié, l'humour se fonde sur le dédoublement, s'empare de l'esprit et l'agite. la réflexion se transforme en petit lutin qui démonte le mécanisme des images et des fantasmes engendrés par la pensée ou le sentiment. Ainsi Thoreau écrit :

I am sensible of a certain doubleness by which I can stand as remote from myself as from another. However intense my experience, I am conscious of the presence and criticism of a part of me which, as it were, is not part of me, but spectator, sharing no experience, but taking note of it and it is no more I than it is you³.

Ce dialogue que l'humoriste entretient avec lui-même constitue également pour Emerson la preuve que l'esprit s'impose cette protection "from those perverted tendencies and gloomy insanities in which fine intellects sometimes lose themselves."⁴ Ailleurs, Emerson voit aussi l'essence du comique dans la perception du contraste entre l'idéal et le réel. Par sa valeur

corrective, l'expression humoristique fait mieux évaluer l'écart entre les ambitions et leur réalisation. Si Emerson conçoit d'abord l'expression humoristique comme une fonction rhétorique, Thoreau lui confère une véritable dimension existentielle. Elle s'insère ainsi dans une vision plus globale du monde pour révéler la dérisoire inadéquation de celui qui, faute d'imagination, s'en tient à une perception de données isolées et disparates. Selon Thoreau le chemin de l'humoriste est parsemé d'embûches. Se sachant lui-même enclin à l'histrionisme, il se garde de sacrifier la clarté de son propos pour un bon mot. En revanche, lorsqu'il se sent verser dans la logorrhée, il entend créer un effet de surprise par quelque formule lapidaire : "If you indulge in long periods, you must be sure to have a snapper at the end."⁵

Du jeu de mot au proverbe

A l'évidence, Thoreau aime recourir à l'expression proverbiale par laquelle le locuteur se fait le porte parole d'une sagesse qui, échappant aux contingences, traduit sous une forme souvent paradoxale un savoir mythique. L'expérience est cristallisée en une formule qui dans *Walden* rapproche, grâce à l'humour, fait littéral et médiation conceptuelle. Le narrateur ne fait d'ailleurs pas mystère qu'il recherche laborieusement le sens de chaque mot et phrase, émettant l'hypothèse de significations plus larges que celles de l'usage familier.

Pareille jonglerie a parfois indisposé Emerson qui ne s'est pas privé de la reprocher à ce transcendantaliste rétif.

All his resources of wit and invention are lost to me in every experiment, year after year, that I make, to hold intercourse with his mind. Always some weary, captious paradox to fight you with, and the time and temper wasted⁶.

Les effets de parallélisme, de duplication, de disjonction et d'"anti-climax" abondent dans *Walden* pour marquer les soudains changements de perspective. Drôlerie de l'allitération dans : "All day the sun shone on the surface of some savage swamp where the single spruce stands."⁷ Ailleurs se répondent ou s'opposent *impervious / imperfect, tripped by its own traps, current / concur*. Les jeux de mots portent sur des polysémies de *catch* (trap, hear), *cultivate* (to learn, to grow). Thoreau emploie aussi volontairement des clichés et allusions qu'il subvertit en opérant des distorsions, à l'exemple de *Celestial Empire* (China, heavenly reward, Celestial railroad), de *wit* ("not much difference between the half and the whole").

². Thoreau, *Writings*, VII, pp. 175-6.

³. Thoreau, *Ibid*, X, p. 291.

⁴. *The Complete Works of Ralph Emerson* (Boston: Houghton Mifflin), Centenary, ed. E. W. Emerson, W. E. Forbes, 12 vol., VIII, pp. 161-2.

⁵. Thoreau, *Writings*, V, p. 128.

⁶. Emerson, *Works*, V, p. 356.

⁷. Henry David Thoreau, *Walden* (Boston: The Bibliophile Society, 1909). Seul est ensuite donné le numéro du chapitre dans les citations de *Walden* sous le sigle (W).

Thoreau s'inscrit dans une longue tradition de la Nouvelle-Angleterre où les ministres puritains imposèrent dès le XVII^e siècle dans leurs sermons l'imagerie du "plain-style" pour exprimer avec réticence et laconisme les vérités que le *Deus Absconditus* ne consent à révéler que parcimonieusement. Modestie feinte ou réelle et goût du paradoxe subsistent quand le discours se sécularise à l'époque des Lumières, pour laisser la fable supplanter la parabole en littérature. L'extrême humilité calviniste tend à s'effacer devant le sens commun à l'Age de la Raison. Apôtre d'une culture américaine naissante, Benjamin Franklin confère à son Bonhomme Richard la voix de l'oracle en lui faisant dire "Early to bed and early to rise makes a Man, healthy, wealthy and wise." Véhicule d'une sagesse qui se dit intemporelle, le proverbe vise ici à fixer un mode de vie et créer les conditions de la réussite sociale. Thoreau s'empare ensuite de ce patrimoine d'apophtegmes et de maximes. Il fait alors jaillir de nouveaux paradoxes de ces vérités ancestrales qu'il juge désuètes. L'incongruité se glisse dans l'évocation du folklore pour contester la validité du pragmatisme ancestral des Philistins yankees. A la loi de l'offre et de la demande, il oppose celle de la spiritualité en brocardant l'obsession des biens matériels chez ses contemporains. Pour Thoreau, le proverbe franklinien invite à la défensive, or, il entend quant à lui, exprimer une expérience spontanée qui fait table rase des conventions étroitement utilitaristes. Rappelant les adages du Bonhomme Richard, il dit : "Men say that a stitch in time saves nine and so they take a thousand stitches to-day to save nine to-morrow." (W, II) Ailleurs, "Early to bed and early to rise" prend une signification plus spirituelle :

To him whose elastic and vigorous thought keeps pace with the sun, the day is a perpetual morning. It matters not what the clock says or the attitudes and labors of men. Morning is when I am awake and there is dawn in me. Moral reform is the effort to throw off sleep. (W, II)

Encore plus irrévérencieux sont les proverbes que Thoreau invente lui-même : "A goose is a goose still, dress it as you will." (W, II) Parodiant directement Franklin, il écrit "who would not be early to rise, and rise earlier and earlier every successive day of his life, till he became unspeakably healthy, wealthy and wise?" (W, II)

Ainsi dans *Walden* les vérités transcendantes prennent peu à peu le pas sur les principes dont s'inspirait le lecteur de faux apôtres, dévoyés du grand rêve jeffersonien de l'Arcadie. Tout devient alors paradoxe par provocation, à l'instar du "tranquille désespoir" qui frappe l'humanité (W, I) tel le sort de ces jeunes gens "whose misfortune it is to have inherited farms" (W, I) ou encore "when the farmer has got the house that has got him in" (W, I). Quant à l'illusion du mouvement :

We do not ride on the railroad, it rides upon us. Did you ever think what those sleepers are that underlie the railroad? Each one is a man, an Irishman, or a

Yankee man. The rails are laid on them, and they are covered with sand, and the cars run smoothly over him. They are sound sleepers. I assure you. (W, IV)

Ici le proverbe devient fable alors que "sleeper" (traverse), riche de connotation, passe du sens de l'inertie à celui de la mort physique et de la mort spirituelle. La juxtaposition humoristique de l'expression familière ("I have been anxious to improve the nick of time, and notch it on my stick") avec un concept métaphysique ("the meeting of two eternities") (W, I), illustre la dissonance entre les faits fortuits de l'existence et la vérité essentielle que propose le transcendentalisme.

L'état permanent de vigilance que s'impose Thoreau lui fait saisir au détour des phrases chacune des occasions qui s'offrent d'aiguillonner le lecteur par quelque trait d'esprit, fait d'allusions inattendues voire de canulars. On voit que l'humoriste répugne souvent à être pris au sérieux. Dans quelle mesure l'esprit provocateur de Thoreau s'accommode-t-il de cette présomption de gratuité quand on connaît sa passion didactique ? On sait que l'humour, à l'inverse de l'ironie, ne fait pas bon ménage avec une pédagogie raisonnée, fût-elle socratique. Le sourire qu'il suscite dans *Walden* est un moyen de soumettre les concepts du transcendentalisme au réactif du quotidien. Comme dans le roman de Mark Twain, *Adventures of Huckleberry Finn* (1884), le narrateur incarne ce principe de réalité qui jalonne le labyrinthe d'une culture éclatée.

La persona de l'humoriste

Ponctuel ou conjoncturel, l'humour de *Walden* s'intègre à une structure narrative qui transcende l'anecdote et la fable. "La vie dans les bois" révèle un discours plurivoque où coexistent la voix du philosophe, celle du conteur de la tradition orale, outre la pose du faux naïf dont l'extravagance calculée secoue le lecteur de sa léthargie intellectuelle. Anticipant sur le point de vue de Huck Finn, le narrateur autobiographique relate, imperturbable, une expérience personnelle qu'il fait partager en impliquant que la voix entendue a plus d'importance que le masque comique dont l'intrusion dans le récit romprait le rapport de connivence entre l'auteur et le lecteur. Le ton alterne ainsi entre la faconde du Yankee matois, ancré dans le terroir, et la verve du polémiste ou la fougue du penseur romantique. Cet apparent mélange détonnant fait la part du comique et du sérieux sans que l'exubérance des plaisanteries nuise à la rigueur intellectuelle du propos.

Dans *Walden*, la multitude des anecdotes crée un climat de convivialité. Le fabuliste s'inspire du ramage de Chantecler, déclinant cependant la visibilité du plumage. Tout est sujet à plaisanterie, comme ce Robinson Crusoe yankee qui prend le chemin de la retraite pour vivre à distance d'un mille de ses voisins. A l'époque des philanthropes et réformateurs professionnels, il n'omet pas de signaler que c'est d'abord sa charité que sollicitent des demandes

"natural and pertinent" (W, I). Si les préoccupations humanitaires pour les Chinois et les Polynésiens concentrent l'attention de ses compatriotes, il entend lui, réformer les réformateurs. Le ton semblerait donné pour une satire sociale, mais l'ironie aurait pour effet de séparer le locuteur de son objet en suscitant l'hostilité par le ridicule. Aussi préfère-t-il mettre les rieurs de son côté au moyen d'un comique hyperbolique dans la tradition de la *tall tale* américaine de la Frontière :

There is a certain class of unbelievers who sometimes ask such questions as, if I think that I can live on vegetable food alone; and to strike at the root of the matter at once — for the root is faith —, I am accustomed to answer such, that I can live on board nails. (W, IV)

Si Thoreau donne à sa persona le ton de l'humour populaire de la presse, avide des tartarinades de Davy Crockett, c'est pour mieux marquer sa dérision face aux éclats de rire vulgaires dont se délectent ses contemporains. Son locuteur ne dit-il pas qu'il a beaucoup voyagé... à Concord. Au sein d'une culture néo-anglaise vouée au profit, il prétend ensuite se décrire comme un Yankee aux strictes habitudes de gestionnaire, mais la liste interminable qu'il donne des tâches herculéennes qu'il doit affronter ou les comptes d'apothicaire qu'il fait pour parodier Franklin dans l'*Autobiographie*, ne laissent aucun doute sur son désir de canular. Faux naïf ou pitre génial, la persona de *Walden* manie le truisme avec délectation ("the sun is but a morning star"), raconte qu'elle a barboté pendant une heure dans l'étang pour attraper un huard. Ce narrateur autobiographique qui paraît écrire plus vite que sa plume n'est peut-être pas ce sublime égotiste devenu Diogène dans sa cabane de Walden Pond. D'ailleurs quand parut *Walden*, Thoreau n'eut-il pas droit à un compte rendu de presse qui incluait aussi les mémoires de P. T. Barnum, extravagant homme de spectacle dont la vie fut consacrée à mystifier ses contemporains ?

Chantecler n'a rien de commun avec l'albatros de Baudelaire, ni *Walden* avec "Dejection, an ode" de Coleridge. L'épigraphe est à ce sujet sans ambiguïté. Si Thoreau conçoit le monde dans son unité, sa personne n'écrit rien de contraignant, suggérant même aux lecteurs éventuels (hormis les étudiants) de ne choisir que les passages à leur mesure. Ce picaro des rues de Concord ne revient pas des mines de Californie pour nous conter quelques exploits inouïs de chercheurs d'or. Ses références ne sont pas touristiques mais culturelles. Il évoque les lointains Bramins suspendus, la tête en bas au-dessus des flammes, et d'autres rituels tout aussi exotiques pour suggérer le sort des Yankees saisis par le sacro-saint esprit d'entreprise. Aussi le narrateur se trouve placé au noeud de contradictions entre sa condition sociale inférieure et la conscience d'une vie spirituelle supérieure. Le rire est exutoire à cette tension. Mais le comique confine au dérisoire quand le narrateur, "self-appointed inspector of snow-storms and rain-storms", refuse la dépendance dans une société mercan-

tile et aliénante en citant l'exemple de l'Indien fabricant de paniers qui se croit persécuté quand il ne trouve pas de client. *Walden* devient un défi au Paradis perdu au moment où le narrateur jette plaisamment : "It is not necessary that a man should earn his living by the sweat of his brow, unless he sweats easier than I do" (W, IV).

À la fin du deuxième chapitre de *Walden*, le narrateur s'assimile à un marginal excentrique, dont la respectabilité égale celle des Indiens francophones du Canada qui sont la risée des Yankees. Comme les Cyniques grecs, Diogène ou Antisthène, il voit la vie d'en bas tel Tom Hyde, l'étameur qui plaisante sur l'échafaud. Mais outre le burlesque qui déboulonne les idoles, le narrateur adopte le ton héroï-comique pour décrire le combat des fourmis, imaginant qu'à l'échelle humaine elles ont pour homologues Achille et Hector.

Placées à distance comique, les vicissitudes humaines ne sont ainsi que d'éphémères moments ("the confused tintinnabulum") au regard de l'éternité.

Humour et transcendantalisme

Si Thoreau souligne la nécessité d'incorporer au discours de l'idiome populaire pour faire sentir le parfum des sous-bois, il redoute néanmoins la bouffonnerie cruelle de l'humour de la Frontière et des articles de presse dont les caricatures indignes dégradent les êtres. Cette aversion s'explique par son refus du vulgaire et du sensationnel qui sont la provenance d'une société mercantile. Mais il reste tributaire des courants de son époque en associant dans *Walden* bizarreries et loufoqueries parfois cruelles. On sait par exemple qu'il récrivit le paragraphe sur les Bramins en ajoutant au texte final l'image du liquide coulant dans les gorges tordues. Plus virulentes furent aussi dans les versions successives des caricatures des philanthropes et auteurs de fiction populaire. Certains lecteurs allèrent même jusqu'à redouter dans le propos transcendantaliste l'alibi de nouvelles clowneries.

C'est en réalité le processus inverse qui fait l'originalité de *Walden*. Thoreau y use du grotesque pour démasquer l'esprit de lucre et prôner la frugalité. Il donne un sens nouveau à ce qui relevait du "practical joke" ou de la farce. Dans le folklore du Sud-Ouest, les figures de demi-dieux comiques comme Mike Fink, le batelier du Mississippi ou Davy Crockett, le chasseur de Tennessee, participent d'une semi-métamorphose au contact de l'état sauvage. "Moitié cheval, moitié alligator", l'homme de la Frontière sombre dans la bestialité voire la lycanthropie, ou comme Sut Lovingood, personnage de George Washington Harris, il peut être le fruit des amours illicites entre une dame et un échassier. Le Chantecler de Thoreau se transfigure en héraut de l'aurore. Image emblématique, il participe d'une vision qui appelle à l'élévation de soi.

La persona de *Walden* persiste cependant à s'entourer de mystère comme le colporteur yankee qui attire les clients dans ses rêts, à l'exemple de ce passage :

You will pardon some obscurities, for there are more secrets in my trade than in most men's, and yet not voluntarily kept, but inseparable from its very nature. I would gladly tell all that I know about it, and never paint "No Admittance" on my gate. (W, III)

Ce n'est point une invitation à la méfiance telle que la lancerait quelque charlatan de Louisiane ou du Kentucky, ni la marque d'une condescendance pour le *greenhorn* en proie à la *wilderness*. Par ces mots, le Yankee qui garde son quant-à-soi, soulève à peine le voile sur la duplicité d'un puritanisme rémanent. Pareille auto-dérision est de nature rassurante. Elle régénère l'aspiration à retrouver confiance ("self-reliance"), lorsque les égarements de la libre entreprise ont compromis l'entreprise de la liberté.

La transmission du savoir : de l'université à la classe ; réflexions sur l'épreuve professionnelle du C.A.P.E.S. externe

Françoise Kischinevsky
Université de La Réunion

A compter de la session 1992, une épreuve professionnelle est insérée dans les épreuves des concours externes de recrutement des professeurs certifiés (C.A.P.E.S & C.A.P.E.T.) et des professeurs de lycée professionnel de 2ème grade. Cette réforme importante a été inspirée par deux principes fondamentaux : d'une part l'initiation des enseignants à leur futur métier commence dès avant leur recrutement, d'autre part les professeurs du second degré continuent d'être recrutés par des concours nationaux.

Pour donner toute sa place à l'épreuve professionnelle, il a été décidé d'en faire une épreuve d'admission : il s'agit d'un exposé oral suivi d'un entretien qui permettra au jury de se prononcer sur une prestation cohérente — nous dit-on — avec la nature même du métier d'enseignant.

Les candidats anglicistes ont le choix entre deux options : la première s'appuie sur l'analyse et la présentation de situations réelles d'enseignement, à divers niveaux, observées pendant l'année de formation au cours des stages ; la seconde sur des documents fournis par le jury (textes réglementaires, programme de l'enseignement de l'anglais dans les premier et second cycles, ou document se prêtant à une utilisation pédagogique. Dans les deux cas, les objectifs annoncés sont les mêmes : il ne s'agit pas de simuler un cours, mais de montrer que des problèmes liés à l'enseignement de la discipline ont été identifiés et analysés.

De sérieuses questions ne manquent pas de se poser à la lecture des "objectifs généraux de l'épreuve" tels que les définissent les textes¹. Le premier objectif est "l'évaluation des aptitudes à analyser les pratiques de l'enseignement de la discipline". Comment ne pas s'interroger sur le manque de recul évident de candidats qui, pour certains jusqu'ici étudiants à plein temps, auront seulement pu observer à trois reprises dans leur année de

¹. Arrêté du 30 avril 1991, puis notes publiées au B.O.E.N. des 11 juillet et 29 septembre 1991.

préparation une semaine de classes d'anglais... Certes éclairés par une approche didactique et pédagogique, cette première sensibilisation au "terrain" ne permettra vraisemblablement que des esquisses de l'analyse requise.

Le deuxième objectif de l'épreuve est une évaluation de la réflexion du candidat sur les problèmes épistémologiques et didactiques propres à la discipline.

Comment concilier l'effort de développement des connaissances — lié au poids des programmes des épreuves "à contenu" — avec l'approfondissement indispensable et la maîtrise des acquis théoriques de la didactique des langues étrangères ? L'étude des finalités de l'enseignement, son rôle et ses applications sociales ne peuvent se faire, à notre avis, que dans le cadre d'un projet professionnel aux contours précis. Ces jeunes adultes (Bac + 3 ou 4, pour la plupart) risquent de n'émettre que des hypothèses dictées ou balbutiantes.

Le troisième objectif veut évaluer les aptitudes à la communication, à l'expression orale, à l'analyse et à la synthèse. L'on souhaiterait, bien sûr, que tous les enseignants soient particulièrement efficaces dans ces domaines, mais comment cette aptitude à la communication peut-elle être évaluée ? En d'autres termes, la compétence démontrée au cours de l'épreuve orale sera-t-elle transférable devant une classe ? C'est tout le problème du passage du savoir universitaire au savoir à enseigner dans les classes. Nous y reviendrons.

Il serait intéressant de comparer les objectifs de cette épreuve professionnelle du C.A.P.E.S. avec les "propositions relatives à la formation des enseignants de langues" telles qu'elles ont été définies par l'A.P.L.V. (Association des Professeurs de Langues Vivantes), et notamment en ce qui concerne la formation dans la discipline². En ce qui concerne les contenus dans la discipline, l'enseignant en formation doit acquérir une bonne maîtrise de la langue actuelle, à divers registres, une capacité à comprendre et à décrire le fonctionnement de cette langue aux divers niveaux que distinguent les analyses linguistiques et socio-linguistiques ; enfin, une connaissance et une compréhension des réalités socio-économiques et des valeurs culturelles caractéristiques des sociétés où la langue est parlée. Il semblerait que ce soit plutôt la préparation aux épreuves écrites qui amène les futurs enseignants à assimiler ces capacités et que ce soit l'épreuve professionnelle qui rende compte de leur maîtrise, en même temps que d'une prise de conscience des processus d'apprentissage. Ce que l'A.P.L.V. souhaite voir aborder dans le domaine de la formation de l'enseignant de langues, que ce soit l'étude des processus psychologiques d'acquisition d'une langue maternelle ou d'une langue seconde ou la didactique des langues et l'histoire des méthodologies, fait bien sûr partie

intégrante du contenu de cette épreuve. L'on aboutirait dans la perspective de ces propositions à former

des enseignants autonomes, responsabilisés, capables de prendre des décisions adaptées aux différentes situations d'enseignement, d'évaluer l'efficacité de ces décisions et de modifier leur intervention en conséquence³.

Ceci correspond-il à ce qu'un jury de concours veut évaluer ? Recruter des enseignants, non plus coulés dans le moule, mais capables non seulement de "compétence", mais encore de "performance". Cette bipolarité rend nécessaire une articulation constante entre théorie et pratique.

L'explication de faits de langue a souvent amené les jurys à constater de grandes difficultés chez les futurs professeurs à énoncer clairement et à maîtriser une vue d'ensemble qui, au-delà des virulentes diversités des approches linguistiques, puisse rendre un point de grammairien compréhensible à des élèves. Ceci amène souvent à réfléchir sur le problème des transferts d'apprentissages. Des trois niveaux de transfert que distingue D'Hainaut⁴, nous en retiendrons deux : le "transfert académique", capacité de l'apprenant à appliquer dans une autre activité la compétence acquise dans un contexte semblable à celui de l'apprentissage (par exemple, un exposé d'étudiant dans le cadre d'un cours de linguistique) et, plus proche de ce qui est demandé, le "transfert opérationnel" où l'apprenant-étudiant-candidat doit pouvoir exercer les compétences acquises hors du contexte d'apprentissage, de l'amphi à la salle de classe. Une deuxième ligne de réflexion est suggérée par les demandes récurrentes des enseignants en formation, demandes de recettes, de "modes d'emploi" de manuels, de "techniques de la classe". Le formateur, passant de la théorie à la pratique, doit alors lui aussi opérer un transfert d'apprentissage et reconsidérer ses objectifs. Deux principaux axes se dessinent alors. D'abord, consolider les compétences, bien sûr, puis stimuler la créativité, c'est-à-dire l'"actualisation" de la personne enseignante en renforçant les caractéristiques suivantes : fluidité (capacité de produire le plus grand nombre d'idées ou de réponses face à une situation donnée), flexibilité (capacité d'explorer d'autres pistes, d'autres solutions face à un problème) et enfin authenticité. Par pédagogie authentique, nous entendons l'attitude constamment responsable de proposer un traitement adéquat aux documents présentés pour provoquer des réactions appropriées.

³. Rapport L.P.L.V.

⁴. L. D'Hainaut, *Des fins aux objectifs. Un cadre conceptuel et une méthode générale pour établir les résultats attendus d'une formation*, Education 2000 (Paris : Nathan, 1983).

². Cf. la *Charte des Langues Vivantes*, élaborée lors des Assises Nationales de décembre 1979, in *Les Langues Modernes*, n° 3, 1980.

Nous avons parlé d'authenticité et nous ne pourrions citer meilleure source que Widdowson⁵ qui distingue l'authenticité du discours produit (genuineness) et l'authenticité (authenticity) comme qualité de la réaction de l'enseigné au discours présenté, en l'occurrence du candidat au C.A.P.E.S. face aux situations d'enseignement à analyser (option 1) ou aux documents proposés par le jury (l'option 2). Citons Widdowson :

Genuineness is a characteristic of the passage itself and is an absolute quality. Authenticity is a characteristic of the relationship between the passage and the reader and it has to do with appropriate response⁶.

Demande-t-on alors aux candidats cette réponse appropriée, preuve d'"authenticity" ? Est-ce cela que l'on désigne par "aptitude à l'enseignement" ? Dans ce cas, l'épreuve professionnelle remplirait bien sa fonction : recruter les meilleurs enseignants possibles.

Mais le jeu n'est-il pas faussé si justement on demande aux candidats de faire leurs preuves et d'accomplir les prestations les plus convaincantes possibles sur un contenu pour le moins ambivalent, dont la qualité de "genuineness" pour reprendre la définition de Widdowson, suggère quelques interrogations ? Ou bien mesurera-t-on justement la qualité d'authenticité du candidat — et son aptitude pédagogique — à travailler dans des conditions artificielles sur un contenu qu'à ce stade il ne peut maîtriser ?

Il appartiendra bien entendu aux enseignants formateurs qui préparent les candidats aux concours de réduire cette marge entre "genuineness" et "authenticity", en faisant prendre conscience aux étudiants, dans les étroites limites imposées par le calendrier des stages, de la réalité de l'acte pédagogique.

Le deuxième élément de réflexion concerne le problème majeur de l'articulation entre théorie et pratique, ou bien, si l'on veut être plus réaliste, la stratégie d'intervention la plus efficace pour combler ce hiatus, voire ce fossé. Il faudrait, nous semble-t-il, donner la priorité à une formation active centrée sur la résolution de problèmes, après les constats récurrents mentionnés ci-dessus de l'absence d'intérêt pour les fondements théoriques. Il conviendrait donc que le (futur) enseignant, outre une familiarisation avec une variété de moyens didactiques, puisse avoir l'occasion de s'exercer à des tâches de production d'outils didactiques. Car c'est à l'intérieur d'un processus où il

construit son savoir à partir d'une recherche vivante (cf. la définition des objectifs de formation par l'A.P.L.V.) que l'enseignant amorcera son propre cheminement entre la théorie et la pratique. En d'autres termes, c'est davantage par l'analyse de sa pratique qu'il saisira la pertinence des apports théoriques.

Deux objectifs nous semblent donc devoir être dégagés dans une démarche d'apprentissage bien conçue : premièrement, assurer une intégration maximale des apprentissages par un cheminement à travers toutes les étapes du processus (reproduction, conceptualisation — généralisation, abstraction et discrimination — application des principes — production convergente — mobilisation — production divergente et résolution de problèmes nouveaux)⁷.

Le deuxième objectif serait d'initier à une démarche d'apprentissage élargie en pédagogie de la communication.

Cette double perspective met en évidence le souci permanent des formateurs d'enseignants : le passage du savoir au savoir-faire, ou plutôt la transmission du savoir grâce au savoir-faire. Nous en voulons pour preuve les deux épreuves orales du C.A.P.E.S. qui s'appuient sur l'un et l'autre. Cet enjeu qui sélectionnera cette année les candidats à l'enseignement du second degré — juste équilibre entre la dimension universitaire de la formation (savoir linguistique et culturel) et sa dimension professionnelle — est aussi l'enjeu actuel de tout enseignant responsable. La pré-professionnalisation dès l'université a été souhaitée et mise en place. Puissent ces quelques éléments de réflexion contribuer à en faire la réalité de demain.

⁵ H. G. Widdowson, "The Authenticity of Language Data", 1976, presented at the PESOL Convention, New York, published in *Exploration in Applied Linguistics* (Oxford: Oxford University Press, 1979).

⁶ H. G. Widdowson, cité par A. M. Boucher, Monique Duplantier & Raymond Leblanc, in *Pédagogie de la Communication dans l'enseignement d'une langue étrangère*, Coll. Pédagogie du développement (Bruxelles : De Boeck Université, 1968).

⁷ Référence à la typologie de D'Hainaut des activités intellectuelles et comportements observables, adaptée par G. Dalgalian, S. Lieutaud & F. Weiss, *Pour un nouvel enseignement des langues et une nouvelle formation des enseignants*, (Paris: CLE, 1981).

ERRATUM : dans le numéro 1 d'*ALIZES*, page 5, pour le titre de l'article de Simone Dorangeon, lire : "La séparation des amants dans *Romeo and Juliet* et *Troilus and Cressida*, ou la transformation d'une formule tragique" au lieu de : "formule magique".